

01 septembre 2008

Dans son vieux pardessus râpé...

...Cela fera cinq ans dans deux jours, et je suis content maintenant de m'être rapproché.

Je sortais d'une opération du genou, et j'avais repris le footing histoire de ne pas me transformer en Demis Roussos avant l'heure, ce qui n'est pas si mal après avoir du réapprendre à marcher. Je faisais plusieurs fois le tour du plan d'eau près de chez moi, puis, hors d'haleine et le genou en feu, je m'asseyais sur un banc, le temps de me demander si j'arriverais à reprendre mon souffle.

Il était là un jour, assis au bout du banc, avec un imperméable élimé, dont on n'aurait su dire si un jour il avait été neuf, et je me suis toujours demandé lequel portait l'autre finalement. Je me suis assis à l'autre bout du banc, suant de douleur et de rage aussi de ne pouvoir faire plus, mieux, plus vite.

Machinalement, entre deux halètements je lui dis bonjour, sans même le penser, mais je ne reçu pas de réponse. Peu m'importait à cet instant le silence de papy, la vraie question était : "atteindrais-je son âge", et à cet instant j'avais vraiment un doute. Puis il a lentement tourné la tête vers moi, et sans mot dire, il m'a souri. Je crois que c'était un des plus beaux sourire que l'on m'ait offert. Ce visage buriné par le temps et ses douleurs, et ces yeux, malicieux, qui semblaient chuchoter tout ce que la bouche taisait. Un sourire de sage auréolé des yeux d'un enfant. Cette beauté m'a subjugué ; presque hivernale. Tout ce corps qui semblait se préparer aux grands froids de la mort, et, au fond, tout au fond, cette petite flamme que le temps n'avait encore jamais atteint, et qui veillait sereinement.

Je suis resté là, à côté de mon vieux, pendant deux heures, puis je suis parti, sans un mot, sans un regard. Le sien était depuis longtemps reparti à l'horizon de ses souvenirs.

Le lendemain, quand je me suis échoué sur le banc, il était déjà, ou peut-être, encore là. Toujours pas de réponse à mon bonjour, et encore une fois ce sourire angélique. Je suis encore resté un temps que je ne saurais estimer, mais que je trouve aujourd'hui bien trop court.

Et tous les jours qui ont suivi, il était là, statue contemplative de mes efforts vers la reconquête de l'inutile. Et lui, le visage lisse d'expression, comme plongé dans la béatitude crépusculaire de son état. Je ne saurais dire pourquoi, mais j'étais bien avec mon vieux, le silence était notre silence, rien qu'à nous deux, comme une complicité muette. Je passais de plus en plus longtemps avec mon vieux, et le reste de la journée, je pensais à lui; qui était-il, quel âge avait-il, comment s'appelait-il ? Tant de questions que, lorsque j'étais avec lui, je n'avais pas envie de poser ; à quoi bon, nous étions bien ça suffisait. Pendant trois mois, nous nous sommes tus ensembles six jours par semaine...

...Ce matin là, j'en étais à mon septième tour et je rejoignais notre banc, quand en approchant, je l'ai vu, elle. Une vieille femme, à la place de mon vieux. Je me suis assis et machinalement j'ai dit bonjour, elle n'a pas répondu. Puis, au bout d'un temps, elle s'est tournée vers moi, une larme coulait sur sa joue.

"Il est mort hier, en rentrant de votre entrevue- m'a-t-elle dit- mais avant, il m'a demandé de venir vous prévenir, parce qu'il savait que vous alliez vous inquiéter. Il m'a parlé de vous tous les jours, de toutes vos conversations, et de votre regard surtout, et il avait raison. Il aurait aimé avoir un fils comme vous. Il était condamné et il m'a dit que c'est grâce à vous qu'il a tenu si longtemps, il voulait revoir le printemps. Alors je voulais aussi vous remercier de me l'avoir gardé en vie un peu plus."

Elle s'est levée, m'a embrassé sur la joue et est partie. Je suis resté là, prostré par la prise de conscience de tout ce qui s'était joué à mon insu, et par l'immense tristesse d'avoir perdu mon vieux. J'ai pleuré longtemps, puis je suis parti.

Cela fera cinq ans dans deux jours, je n'ai jamais plus couru autour du plan d'eau, mais je suis content d'être revenu vivre ici près de mon vieux...